

Jacques Le Goff (1924-2014)

Un vivant Moyen Âge

Lorsque Jacques Le Goff reçut en 1991 la médaille d'or du Centre national de la recherche scientifique (CNRS), la plus haute distinction scientifique française, il s'écria dans son discours: «J'aime les hommes!». Cela sonnait comme un manifeste. Les hommes, tous les hommes, il les dévorait avec appétit, se rassasiait de leur « chair fraîche » et de leurs « façons de sentir et de penser », comme disait Marc Bloch, ce maître et modèle qu'il regretta de n'avoir pu connaître. Il a, dit-on parfois, donné ses lettres de noblesse à l'histoire des « mentalités », mais en réalité cette expression, même s'il en a justifié l'usage, était surtout pour lui un moyen de déplacer les questions, de décaler les perspectives, d'ouvrir de nouveaux territoires à l'historien, de nouer ensemble la part sensible des hommes, leurs rêves, leur imaginaire, et la culture matérielle, les conditions concrètes de l'existence. « Anthropologie historique » habillait mieux ses ambitions: à pleines mains il embrassait l'humanité entière, en s'inspirant pour la comprendre des autres sciences sociales, mais en la saisissant toujours dans le temps historique, afin d'écouter la lente respiration d'un « long Moyen Âge » étiré sur treize siècles.

Dans cet immense projet si profondément humaniste, rien ne lui est resté étranger et il n'a eu de cesse de lancer de nouvelles pistes, d'en explorer lui-même un bon nombre, mais aussi d'inviter les autres à s'y engager, en semant à tous vents les idées novatrices, pour en faire don aux plus jeunes. Ses intuitions étaient fulgurantes, il excel-

lait dans les rapprochements les plus inattendus, et rendait limpides la complexité, la cohérence et les contradictions d'un document, d'une situation, d'une époque. Comment mesurer la dynamique des villes à partir du nombre et de l'implantation des couvents mendiants? Comment concilier le refus franciscain de l'argent et la modernité urbaine du XIII^e siècle? Comment mettre en rapport l'apparition d'un troisième lieu de l'au-delà et les changements de la société? Comment être roi et saint à la fois?

Une anthropologie historique

Cet immense historien, l'un des plus grands du XX^e siècle, est né le 1^{er} janvier 1924 à Toulon et s'est éteint à Paris le 1^{er} avril 2014 dans sa quatre-vingt-onzième année. Ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à Paris, il bénéficia au début de sa carrière d'une bourse d'études à Prague; il s'y trouve en mars 1948 au moment du « coup de Prague », qui le dissuade à jamais d'adhérer au Parti communiste français, contrairement à bien d'autres intellectuels et historiens de sa génération qui n'en furent pas moins ses amis tout au long de leur vie (Emmanuel Le Roy Ladurie, François Furet, Jean-Pierre Vernant entre autres). Mais il resta toujours un homme de gauche et milita au Parti socialiste unifié de Pierre Mendès-France au moment de la guerre d'Algérie. Agrégé d'histoire (1950), Jacques Le

Goff complète sa formation d'historien à Lincoln College, Oxford (1951-1952) puis à l'École française de Rome (1952-1953), ce qui le lie définitivement à l'Italie et ses intellectuels. Attaché de recherche au CNRS (1953-1954 et 1959-1960), assistant à l'université de Lille (1954-1959) où il rencontre le médiéviste Michel Mollat, il se laisse aisément convaincre par Maurice Lombard – le grand spécialiste des échanges entre l'Europe et l'Asie centrale musulmane au Moyen Âge (c'est dans son séminaire qu'il rencontra l'historien polonais Bronisław Geremek et qu'ils devinrent amis) – et par Fernand Braudel – historien des vastes espaces maritimes et de la « longue durée » – de rejoindre la sixième section de l'École pratique des hautes études (EPHE) : il y est nommé en 1960 et devient très vite directeur d'études (professeur). Sa direction d'études s'intitule d'abord « sociologie historique » puis, sous l'influence de la vogue croissante de l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss et d'autres, « Anthropologie historique de l'Occident médiéval ». Il anime une fois par semaine un séminaire dont sortiront la plupart de ses études sur la ville et le temps (« Temps de l'Église et temps du marchand »), sur la culture folklorique dans le haut Moyen Âge, comme plus tard sur « Mélusine maternelle et défricheuse » et sur la « naissance du purgatoire ». Il aime par-dessus tout le travail en équipe et lance une vaste enquête sur la croissance urbaine dans la France des XIII^e-XV^e siècles en prenant comme critère du « fait urbain » et de son développement la présence dans une localité d'au moins un couvent des ordres mendiants : le nombre des couvents, de un à quatre (franciscain, dominicain, augustin, carme), donne la mesure de l'importance et de la dynamique des villes. Plusieurs de ces études sont reprises dans deux recueils d'articles : *Pour un autre Moyen Âge. Temps travail et culture en Occident : 18 essais* (Paris, Gallimard, 1977), et *L'Imaginaire médiéval* (Paris, Gallimard, 1985).

Entre-temps, Jacques Le Goff a publié ses premiers livres, qui ont assis sa réputation bien au-delà du milieu des médiévistes et qui continuent d'être sans cesse réédités :

Marchands et banquiers du Moyen Âge (Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je », 1956), puis *Les Intellectuels au Moyen Âge* (Paris, Seuil, 1957), où il n'hésite pas à user de l'anachronisme en nommant « intellectuels » les maîtres des écoles urbaines puis de l'Université, pour signifier leur engagement dans la cité : une allusion explicite – et contradictoire – à la mobilisation des intellectuels français lors de l'Affaire Dreyfus comme à la notion d'« intellectuels organiques » de Gramsci. En 1964, le grand public cultivé découvre avec enthousiasme dans sa grosse synthèse, *La Civilisation de l'Occident médiéval* (Paris, Arthaud, 1964), un Moyen Âge totalement inattendu et bien différent de l'image qui en était donnée habituellement : plutôt que l'éclat spirituel des « lignes de faite » célébrées par certains, plutôt que l'obscurité « moyenâgeuse » dénigrée au contraire par d'autres, il s'y montre attentif aux réalités quotidiennes, aux gestes, aux difficultés et à la fragilité de l'existence, mais aussi au dynamisme matériel et intellectuel de la société médiévale, et notamment des villes. Tout le programme de travail de Jacques Le Goff est déjà esquissé dans ce livre, qui multiplie les pistes dont lui-même ou d'autres, avec ou après lui, poursuivront l'exploration. Ainsi, en 1981, paraîtra *La Naissance du Purgatoire* (Paris, Gallimard, 1981), en gestation depuis de nombreuses années, et qui part d'une fulgurante intuition : que signifie le passage, à la fin du XII^e siècle, de l'adjectif « *ignis purgatorius* » au substantif « *purgatorius* » ? Jacques Le Goff développe, à partir de cette observation lexicale, l'hypothèse ambitieuse de la naissance d'un « troisième lieu » de l'au-delà chrétien, le purgatoire, où la quasi-totalité des défunts (à l'exception des damnés en enfer et des saints au paradis) souffrent de terribles épreuves, mais pour un temps seulement (et non pour l'éternité) et avec l'assurance du salut final. Et il met cette innovation de l'imaginaire en rapport avec les mutations sociales contemporaines et l'émergence de la bourgeoisie urbaine et marchande, qui compte le temps comme elle compte l'argent.

Renouveler l'histoire

Dès le début des années 1960, Jacques Le Goff entre à la direction de la revue des *Annales*, laboratoire par excellence de la « nouvelle histoire ». Jusqu'à sa mort, il participera activement à la vie de la revue, par ses propres articles, mais aussi par la lecture critique des réflexions proposées par d'autres historiens. En 1972, il succède à Fernand Braudel comme président de la sixième section de l'EPHE, qui devient sous son impulsion, en 1975, l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), qu'il préside jusqu'en 1977. L'établissement, qui se voue à la recherche et à la formation par la recherche, est désormais autonome de l'EPHE et devient rapidement beaucoup plus important. Le nombre des doctorants formé chaque année dans l'ensemble des sciences sociales dépasse trois mille, le rayonnement international est considérable.

Quand Jacques Le Goff revient pleinement à sa recherche personnelle, il crée en 1978 à l'EHESS le Groupe d'anthropologie historique de l'Occident médiéval (GAHOM), qu'il animera jusqu'à sa retraite en 1992. Avec lui, quelques chercheurs lancent une enquête collective qui n'a pas cessé depuis de se développer – avec notamment des éditions de texte et des bases de données – sur la littérature médiévale des *exempla*, outil de la prédication et source privilégiée des échanges culturels entre les clercs (en premier lieu les religieux des ordres mendiants) et les laïcs. L'une des études de Jacques Le Goff consacrées au thème de l'argent et de l'usure dans la société médiévale est directement issue de cette recherche sur les *exempla*: *La Bourse et la vie. Économie et religion au Moyen Âge* (Paris, Hachette, 1986).

Jacques Le Goff s'est aussi intéressé à l'idéologie royale, aux images et aux rituels de la royauté (*Le Sacre royal à l'époque de Saint Louis*, avec E. Palazzo, J.-C. Bonne, M.-N. Colette, Paris, Gallimard, coll. « Le Temps des images », 2001). On lui doit la redécouverte des *Rois*

thaumaturges (1924) de Marc Bloch, dont il a préfacé la réédition chez Gallimard. Non sans paradoxe pour un des chefs de file de l'« École des Annales », il s'est intéressé à la biographie historique et s'est concentré sur deux grandes figures représentatives à des titres divers de la culture et de la société du XIII^e siècle: il réunit en un volume plusieurs études sur Saint François (*Saint François d'Assise*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1998) et surtout il publie après de nombreuses années de recherche et de réflexion, son volumineux *Saint Louis* (Paris, Gallimard, 1996). Qu'on ne s'y trompe pas, ce livre est plutôt une anti-biographie qu'une biographie, puisque Jacques Le Goff y pose d'entrée de jeu cette surprenante question: Saint Louis a-t-il existé? Certes, nous ne pouvons douter de l'existence réelle du roi en son temps, mais il n'est possible de saisir celui-ci qu'à travers des sources fort diverses qui toutes restituent « leur » Saint Louis et font douter de la possibilité de cerner jamais le « vrai » portrait du roi. À travers ce cas majeur, c'est, une fois encore, une admirable leçon de méthode qui est donnée.

Médiéviste, Jacques Le Goff a aussi contribué largement au renouvellement de la science historique en général, proposant aux historiens, avec Pierre Nora, de « nouvelles approches », de « nouveaux problèmes » et de « nouveaux objets » (*Faire de l'histoire*, 3 tomes, Paris, Gallimard, 1974), puis attachant son nom, sans l'avoir vraiment cherché, au projet de la « nouvelle histoire » (*La Nouvelle Histoire*, avec Roger Chartier et Jacques Revel, Paris, Retz, 1978). On retiendra entre autres les essais où il réfléchit sur la distinction entre les notions d'histoire et de mémoire (*Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1998), l'année même où ses amis et élèves les plus proches lui rendent un hommage témoignant de ses apports décisifs et de son influence internationale (*L'Ogre historien. Autour de Jacques Le Goff*, textes rassemblés par Jacques Revel et Jean-Claude Schmitt, Paris, Gallimard, 1998). Tout récemment encore – ce fut son dernier livre – il a défendu avec prudence la néces-

sité d'une périodisation en histoire, notamment à des fins pédagogiques, tout en mettant en garde contre les risques d'un « découpage de l'histoire en tranches » : *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?* (Paris, Seuil, 2014). La périodisation doit s'entendre comme une scansion de la « longue durée » selon Braudel, repensée dans le cadre d'un « long Moyen Âge » allant de la fin de l'Antiquité tardive (IV^e-V^e siècle) aux révolutions industrielles et politiques des XVIII^e-XIX^e siècles européens.

Un rayonnement international

Plutôt que d'énumérer les innombrables travaux et publications de Jacques Le Goff, on doit insister sur son rayonnement international. Il est très tôt reçu avec enthousiasme en Italie, où il noue des liens d'amitié durable. Son autre « deuxième patrie » est la Pologne, où il est envoyé par Fernand Braudel en 1956 pour nouer des liens scientifiques entre l'École des hautes études et l'Académie des sciences de Pologne. Il en résultera de fructueux programmes d'échange, des amitiés durables (avec Witold Kula, Bronisław Geremek, Alexander Gieysztor, Jerzy Kłossowski, Karol Modzelewski, etc.) et sur un plan personnel, la rencontre avec Hanka Wasowitch, jeune docteur en médecine qu'il épouse en 1962. Le couple aura deux enfants, Barbara et Thomas. En 2004, la disparition de sa femme le laisse inconsolable. Il lui rend hommage dans un petit livre de souvenirs, dont l'écriture l'aide à accomplir son « travail du deuil » (*Avec Hanka*, Paris, Gallimard, 2008). Les liens noués avec les intellectuels polonais sont particulièrement précieux au moment du mouvement *Solidarność*. En 1981, la proclamation de l'« état de guerre » par le général Jaruzelski entraîne l'arrestation de nombre d'amis intellectuels. Jacques Le Goff prend alors l'initiative de l'appel des 5 000 scientifiques pour la Pologne, qui rencontre un large écho ; de nombreux chercheurs et enseignants polonais persécutés pour leur engagement social et

politique trouvent alors refuge en France et un emploi au CNRS ou à l'université.

Outre les nombreux travaux personnels de Jacques Le Goff, il faut souligner l'impulsion qu'il a donnée aux recherches et aux publications collectives. De grandes entreprises éditoriales portent sa marque, comme *L'Histoire de la France urbaine* (avec Georges Duby, Paris, Seuil, 1980) ; *L'Histoire de la France religieuse* (avec René Rémond, Paris, Seuil, 1988) ou encore le *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval* (avec Jean-Claude Schmitt, Paris, Fayard, 1999).

Jacques Le Goff s'est aussi beaucoup soucié de la diffusion du savoir au-delà du cercle restreint des spécialistes. La simplicité et la limpidité de son écriture, sa manière personnelle de rendre concrètes et vivantes les réalités du passé, ses dons de conteur, ont beaucoup fait pour rendre accessible au plus grand nombre le savoir du médiéviste. On peut à cet égard le comparer à Georges Duby, avec qui il fut très lié. Pour sa part, Jacques Le Goff a créé et animé sur France Culture à partir de 1968 l'émission de radio « Les lundis de l'histoire », à laquelle il a convié plusieurs générations de médiévistes et d'historiens, et plus généralement de spécialistes des sciences humaines et sociales, pour parler avec eux de leur dernier livre. Il a enregistré la dernière de ses émissions quinze jours avant d'entrer à l'hôpital, et elle fut diffusée le lundi 31 mars, veille de sa mort...

Européen convaincu, Jacques Le Goff a lancé la collection internationale (publiée en cinq langues) « Faire l'Europe ». Et là encore, soucieux de s'adresser aux plus jeunes, il a publié un petit livre : *L'Europe racontée aux jeunes* (Paris, le Seuil, 1996).

À l'occasion de colloques ou lors de la réception de nombreux prix et de doctorats *honoris causa* (des universités de Cracovie, Louvain, Jérusalem, Budapest, Varsovie, Bucarest, Cluj et Prague), Jacques Le Goff a parcouru de nombreux pays dans le monde. Il gardait un souvenir ému de l'Islande, du Japon et aussi de l'Inde. Il se reprochait de ne pas être allé en Amérique du Sud.

Hommages

Mais la maladie, depuis plusieurs années, l'obligeait à ne plus sortir de chez lui. Les visiteurs affluaient donc du monde entier, et il était heureux de les recevoir avec générosité et simplicité.

Chez lui, la réflexion sur la profondeur du temps de l'histoire et les espérances du citoyen ne furent jamais dissociées. Jacques Le Goff a vécu un long et tragique ^{XX^e} siècle, au long duquel il n'a cessé de réfléchir sur tous les problèmes, d'indiquer des pistes, de mobiliser les énergies, de donner sans compter. « Plus on est de fous, plus on

rit! » aimait-il à dire pour justifier la recherche collective qu'il affectionnait par-dessus tout, parce qu'elle permet l'échange et le dialogue, aux antipodes des petits égoïsmes étriques du savant solitaire. Jacques Le Goff était tout le contraire d'un solitaire: un homme de cœur attentif aux autres, et heureux de vivre dans le tumulte de la Cité.

Jean-Claude Schmitt

EHESS

Groupe d'anthropologie historique de l'Occident médiéval